

rir, comme si la religion ne devait pas se faire un appui de la science ; comme si, à toutes les époques, elle n'avait pas trouvé là une source pure et abondante de gloire et de splendeur. Le clergé, qui a, chez nous, tant de moyens pour obtenir de grands résultats, laisse tout envahir à la stérile domination de l'Université, et, tandis qu'il pourrait si aisément opposer à sa rivale de très habiles professeurs, il livre chaque jour l'instruction de la jeunesse à de novices théologiens, qui vont, en attendant la prêtrise, enseigner tout ce qu'ils ignorent. Nous avons passé nous-même par les mains de semblables docteurs, et nous n'avons point encore oublié notre professeur de Troisième, qui nous demandait des vers sapphiques, sans en connaître la mesure ; ni surtout notre professeur de Rhétorique, lequel se fâcha tout rouge contre nous et nous offrit superbement sa chaire, parceque nous avions eu l'audace extrême de lui soutenir que les expressions *vir* et *homo* ne sauraient être employées indistinctement l'une pour l'autre.

Qu'arrive-t-il de là ? c'est que les esprits les plus heureusement organisés s'atrophient sous une atmosphère lourde et pesante ; c'est qu'ensuite, parmi la jeunesse où vient se recruter le clergé, il n'y a que de pitoyables études ; c'est que des hommes du monde, des écrivains distraits ou passionnés se trouvent seuls en possession de la science, et la font à leur profit. Ainsi M. Guizot, M. Michelet, et *tutti quanti* deviennent nos maîtres en religion, comme ils le sont en histoire, et c'est par leur plume qu'il faut jurer. Tout ce qui se fait plus bas nous arrive des tristes officines de l'Université, ou de quelques écrivains sans gravité ni conscience. Oh ! qui donc nous rendra les Camille de Neufville, et cette noble protection donnée aux lettres, et cette évangélique dignité dans le gouvernement de l'église de Lyon, comme dans les rapports avec les magistrats !